

# femmes et journalisme

## préambule

Trois femmes. Journalistes dans des journaux français catalogués comme d'extrême-gauche. Martine au quotidien *Libération*, Evelyne à *Politique Hebdo*, Marie-Odile, qui a démissionné de *P.H.* en juin dernier.

Trois femmes s'occupant dans leurs journaux respectifs des « problèmes femmes » et essayant aussi de vivre comme femmes. Ce qui ne va pas sans difficultés, sans crises. Difficultés et crises que nous vivons séparément, chacune dans notre journal; et pourtant, à chaque fois qu'on se les racontait revenaient les mêmes remarques. Et séparément aussi, chacune à notre tour, nous avons pu raconter à des femmes la façon dont les choses se passaient. De le dire à d'autres femmes aidait, était nécessaire, vital.

Françoise Collin était l'une de ces femmes. Et pourquoi, disait Françoise, n'écririez-vous pas cela pour les cahiers du GRIF ? Pourquoi pas en effet. D'autant que souvent montait en nous le désir d'y voir plus clair, de cerner plus précisément ce qui se passait.

La décision d'écrire pour le GRIF acté prise fin juin. Mais le texte n'était que pour septembre; on verrait bien pendant les vacances.

On est donc parties chacune de notre côté en se disant fin août on se reverra avec des textes à confronter.

Fin août Marie-Odile avait écrit un texte, sous le coup de son départ de *P.H.*, et de son expérience.

Mais Evelyne et Martine n'avaient rien écrit. Comme si leur avait été impossible d'écrire, et d'écrire en particulier sur leur pratique journalistique; comme si elles n'avaient voulu pendant les vacances qu'éloigner tout cela, que mettre de côté tout cet énervement, toute cette fatigue, toutes ces frustrations qui parfois les menaient à la nausée.

Pas de texte donc mais le désir en septembre de ne pas laisser tomber. Peut-être que quelque chose de vital se jouait là.

Pourquoi alors ne pas en parler à trois. C'est ce que nous avons fait. Devant un magnéto. Une première discussion eut donc lieu; une discussion marquée par la complicité, la compréhension immédiate de ce que disait l'autre, parce que précisément nos expériences étaient communes.

Décryptage. Montage. C'est la discussion ci-dessous. Avec une difficulté à cerner le débat: un mélange des problèmes d'écriture, des problèmes idéologiques, des problèmes de fonctionnement des journaux...

Et en voyant écrit sur le papier ce que nous avions dit nous n'étions donc pas très satisfaites. Ça n'allait pas assez loin, et certains propos tenus qui pouvaient être par nous compris sans ambiguïtés pouvaient ne pas l'être pas d'autres. D'où Martine qui reprend certaines de ses paroles, d'où Evelyne qui d'un coup écrit 3 feuillets « hors cadre », « sans contrainte », comme elle le dit. Trois feuillets écrits dans la spontanéité et la nécessité à un moment où Evelyne ne se sentait pas bien au journal. Car nos rencontres n'étaient pas suspendues en l'air mais prises dans ce que nous vivions chaque jour, prises dans la rentrée et le retour à des « habitudes ». Nous aurions pu faire un texte plus global, plus structuré; nous avons préféré garder le mouvement même de nos rencontres et de notre vécu.

## discussion

### L'écriture journalistique

**Marie-Odile.** Quand je suis arrivée à *P.H.*, dans la mesure où je fais pour le CNRS des recherches en sémiologie, ce qui m'intéressait, dans l'écriture, c'était d'essayer de trouver une expression différente, un mode d'écriture différent de l'expres-

sion journalistique traditionnelle. Le rédacteur en chef m'a dit, d'abord, ça ne s'invente pas. Il ne m'a pas dit qu'il fallait me plier au « style maison », comme on me l'a dit après à Charlie-Hebdo mais il fallait quand même se plier à un certain style.

**Martine.** Mon problème existe moins par rapport à un style du journal et la question que je me pose c'est : qu'est-ce que ça veut dire pour moi d'avoir une pratique quotidienne de l'écriture, qui est quand même une écriture journalistique, c'est-à-dire qui consomme de l'information et qui en renvoie, tout le truc du voyeurisme aussi. Et, que tu sois à gauche ou à droite, d'une certaine façon, c'est un type de regard sur les choses et une exploitation de ce que vivent les gens. Tout ça me posait des problèmes, finissait par provoquer en moi des blocages qui faisaient que finalement je n'arrivais plus à écrire autre chose.

Autant, avant, quand je n'avais pas de pratique quotidienne de l'écriture, j'écrivais quelque chose, n'importe quoi, mémoires, vécu, réflexions... Depuis deux ans je ne peux plus le faire. J'ai senti la dégradation qui fait que, sauf à écrire une lettre d'amour par exemple, et encore, eh bien je ne peux plus. Alors j'en ai marre d'écrire pour un journal parce que c'est m'enfermer dans une écriture quotidienne qui ne casse rien avec un certain style d'écriture. Surtout dans un quotidien où, en une heure de temps tu dois pondre trois feuillets sur un sujet que tu connais plus ou moins, d'ailleurs. J'ai le désir d'autre chose mais je ne sais pas dire ce que c'est. Mais je sais que je n'écris plus par ailleurs. Ou, si, cette année, j'ai fait un article pour *Les Temps Modernes*, le truc très sérieux.

**Marie-Odile.** Mais toujours dans un journal.

**Martine.** Et les Cahiers du Griffon pour moi, c'est encore écrire pour une revue.

**Evelyne.** Je ressens les choses à peu près comme toi. Mais je ne peux pas dire que j'ai des problèmes d'écriture, peut-être parce qu'en arrivant à P.H., je venais de *L'Aurore* où j'avais acquis des habitudes de discipline. Là-bas, mes problèmes ne venaient pas de l'écriture, ils se situaient ailleurs et ils étaient clairs parce que d'ordre idéologique. Je n'étais pas d'accord avec

l'idéologie du journal, je savais qu'il ne fallait dire certaines choses et je ne les disais pas. A bien sûr, où je pouvais écrire ce que je veux — du moins j'en avais le sentiment, je le sentais comme ça —, ça a été une libération. Mais il semble que l'important, ce n'est pas vraiment le style, l'écriture, c'est le cadre. Ecrire dans un journal, quel qu'il soit, c'est écrire dans un cadre, structure. Inconsciemment, je rentre dans ce que je fais tout pour que ce que j'écris puisse entrer dans ce cadre. C'est pour ça que, consciemment je n'ai pas de problème d'écriture, parce que j'ai une pratique suffisante pour m'adapter à n'importe quel cadre. Et j'ai besoin de me sentir dans un cadre, dans un cadre. C'est frustrant, bien parce que ça impose des limites mais c'est aussi sécurisant.

Je sais que ce que j'écris entre dans le cadre puisque c'est accepté par l'ensemble des gens qui le compose et, donc, je sais où je vais, où je suis, que je ne déconne pas trop.

**Marie-Odile.** C'est-à-dire que la censure disparaît, qu'elle est totalement intégrée.

**Evelyne.** C'est vrai que dans P.H., il y a des trucs que je ne dis pas, sans que je le fasse exprès. Je ne me dis pas : je ne vais pas dire telle chose. Mais j'en ai pris conscience après avoir écrit, récemment, un bouquin. J'ai dit à peu près les mêmes choses que dans le journal mais en les développant, en les poussant jusqu'au bout. Ecrire ce bouquin a été terriblement angoissant pour moi, c'était affreux de me sentir totalement « hors-cadre ». J'étais toute seule, sans limites et sans points de repère, je n'avais pas autour de moi le cadre rassurant du journal et ce sentiment sécurisant que ce que j'écris fait partie d'un tout et que si ça passe, si c'est accepté, c'est que ça va, qu'il n'y a pas de problème.

**Martine.** Les limites, c'est ça qui me panique maintenant, parce que j'ai de plus en plus le sentiment d'écrire sur commande. Par exemple, quelqu'un me dit : la suppression du secrétariat d'Etat à la condition féminine, ça veut dire ça, tu me fais trois feuillets, je concocte un peu les idées que Monsieur a dans la tête.

**Evelyne :** Moi, c'est pire parce que personne ne me dit : tu vas faire un papier là-dessus. Je n'ai même pas besoin qu'on me le dise pour faire ce qu'il faut faire. Et, maintenant, c'est ça qui commence à me poser des problèmes, surtout depuis que j'ai fait ce bouquin.

**Marie-Odile.** Tu vois, par rapport à ça, je suis partie de *P.H.* en juin dans un état de crise tel que je ne pouvais pas allonger deux lignes. Or, depuis dix ans, j'écris tout le temps, pour moi évidemment, ce qu'on appelle les notes, un journal, et je n'avais pas écrit une ligne depuis au moins six ou sept mois. Ce qui m'arrive rarement, un silence comme ça. En juin, je me retrouve à la campagne, toute seule, vraiment toute seule, en face de moi avec cet espèce de gros truc que j'avais vécu pendant l'hiver, où je me disais jamais tu ne pourras écrire, t'es une conne, tu sais rien faire, la parano...

**Martine.** C'est ça, c'est cette façon qu'ils ont de complètement nous inférioriser, de faire qu'on doute de nous et de nous mettre dans notre domaine spécifiquement féminin, parce que le reste on n'est pas capables de...

#### **La lutte des femmes dans le journal**

**Evelyne.** Il y a une hiérarchie dans l'information. Eux, ils sont au sommet puisqu'ils détiennent l'information politique, sociale, etc. Nous on remplit les trous avec ce qu'on appelle en gros, à *P.H.*, la vie quotidienne, société, civilisation, tout ce que tu voudras. C'est évidemment très secondaire par rapport au reste et c'est une des raisons qui fait qu'au comité de rédaction je n'ai jamais rien à dire. D'abord, ça vient toujours en dernier, les discussions de fond ne se font jamais là-dessus mais sur le problème politique du jour, au début du comité. Quand vient le tour de la vie quotidienne, il n'y a plus de temps et on passe rapidement. Je propose mon papier et on ne conteste d'ailleurs presque jamais mes propositions. Je peux proposer tout ce que je veux ils s'en foutent, c'est si peu important.

**Martine.** Pour moi, c'est différent. Il y a un an et demi, effectivement à Libé, les femmes étaient la dernière roue du carrosse.

Il n'y avait pas tellement de discussions mais maintenant, et surtout l'année dernière, ça a provoqué des discussions fantastiques et il y a eu un réel enjeu idéologique, surtout avec la journée des femmes contre le viol. Ils se sentaient atteints par cette campagne en tant qu'individus. Mais à ce moment-là, on me disait en gros : « tu ne te situes pas comme journaliste ».

Dans son évolution, *Libération* a cessé d'être un organe militant au sens strict du terme, et, comme je suis encore la seule à être, non pas liée à un parti mais à un mouvement, je suis dedans et je ne me contente pas d'être la commentatrice de la lutte des femmes. A ce moment-là, je ne suis plus journaliste. Et c'est ce qu'ils n'admettent pas.

#### **Mais qu'est-ce que c'est qu'être journaliste et par quoi avons-nous été attirées en choisissant d'en faire une profession ?**

**Martine.** Moi je suis entrée dans la profession par hasard et je ne suis pas journaliste par choix. Je me souviens quand j'étais prof à Denain, dans mon petit bled, je me disais, ce que je fais dans mon coin, finalement, pour une centaine d'élèves, c'est important, mais en même temps, je pensais que si j'écrivais dans un journal, je pourrais dire les choses pour des dizaines, des milliers de gens, et c'est un pouvoir effectivement. A Libé, je me suis battue pour avoir la rubrique femmes et, pour moi, ce n'était pas pour écrire sur les femmes, mais moi, en tant que femme, ce qui m'intéresse, c'est de parler de la lutte des femmes et de ma lutte. J'ai donc toujours pensé ma fonction de journaliste dans une relation d'intériorité et c'est là que ça m'a posé des problèmes à Libé où je n'étais pas assez journaliste et en tant que femme car je n'étais pas une femme parmi d'autres dans le mouvement mais j'avais ce fantastique privilège et ce pouvoir : le lendemain d'une manif ou d'une A.G., j'étais la personne qui allait se battre pour que ça passe dans le journal ou pas. Par exemple, étant dans un quotidien, j'étais la seule après la Mutu sur le viol à pouvoir sortir un papier de regard et d'analyse de ce que j'avais vécu, de ce que les femmes avaient vécu, en tenant compte du fait que par rapport aux mecs, il ne fallait pas trop dévaloriser l'événement et qu'en même temps il y

avait des femmes qui étaient mécontentes. C'est ce pouvoir que tu as et que des centaines de femmes qui sont dans le mouvement n'ont pas.

**Evelyne.** Les choses sont différentes pour moi parce que j'ai vraiment choisi de faire du journalisme. Quand j'ai commencé à écrire dans un journal quelconque, j'avais envie de faire du journalisme, un point c'était tout.

**Martine.** Et ça veut dire quoi, envie de faire du journalisme ?

**Evelyne.** Il y avait à la fois du voyeurisme et l'envie d'écrire. J'avais envie de voir des choses et envie d'en parler. Mais il y avait plus que ça encore : le fait de pouvoir pénétrer dans la vie des gens et dans les choses tout en pouvant en ressortir alors que les gens, eux, sont forcés d'y rester. Tu fais un reportage, sur n'importe quoi, une cité ouvrière dans le Nord par exemple, tu y entres, tu y restes 24 heures, tu regardes, mais tu n'y restes pas. Ce qui m'a poussée vers le journalisme c'est aussi le goût de raconter ce que je voyais, mais il y avait aussi, sans aucun doute, le désir de vivre les choses sans les vivre réellement, sans m'engager.

**Martine.** Mais tu t'engages dans ce que tu écris parce qu'il y a 50 façons d'écrire sur une cité ouvrière.

**Evelyne.** C'est quand-même une façon de ne pas s'engager, surtout si tu passes d'un sujet à l'autre. Et, en même temps, c'est très frustrant car tu n'as pas toujours envie de partir. Il t'arrive de rencontrer des trucs extraordinaires, tu aimerais bien rester et tu ne peux pas.

**Martine.** C'est vrai qu'il y a un côté superficiel. Je suis allée voir les femmes du quart-Monde et au bout de deux jours, je me suis dit : mais quel malheur, il faut écrire des centaines de pages sur ces gens-là. Tu te dis alors que tu reviendras. Et je n'y suis pas revenue, ça va faire bientôt un an.

**Evelyne.** Oui, c'est frustrant et en même temps, ça m'arrange, enfin, ça m'arrangeait jusqu'à maintenant, parce que ça permet de rester à l'extérieur d'un peu tout, témoins, impliquée, mais quand même extérieure. Je crois que, pour moi, c'est une

espèce de fuite, un pied dedans, un pied dehors... c'est une position assez commode finalement, assez confortable tant qu'on n'en est pas trop consciente. Mais je le supporte de moins en moins.

**Martine.** On pourrait s'interroger sur : est-ce qu'on peut faire l'économie des journalistes, même des journalistes différents, de gauche, etc. ? Même ceux-là, qui ne gagnent pas 3 millions par mois, ils s'intègrent et deviennent de plus en plus journalistiques, de moins en moins militants. Peut-on faire l'économie d'une personne qui serait l'intermédiaire ? Par exemple si je vais faire un reportage sur les ouvrières de la Redoute à Roubaix, je suis une intermédiaire entre les gens qui lisent le journal et ces femmes qui ne prendront pas la plume pour écrire, qui, sans moi ou sans X, ne parleraient jamais de leurs luttes.

**Marie-Odile.** Mais est-il obligatoire que ce rôle soit tenu par une professionnelle ? On pourrait imaginer qu'un groupe de femmes de Roubaix exprime avec elles ce que les ouvrières de la Redoute ont à dire.

**Martine.** Oui, mais la femme de Roubaix qui ne travaille pas à la Redoute et qui est dans un groupe-femmes, elle est toujours intermédiaire.

**Evelyne.** Le journaliste n'est pas forcément un professionnel.

**Martine.** L'intermédiaire s'approprie l'histoire, le vécu, la parole des autres, en se disant que ce qui le légitime c'est que l'autre en question ne dira pas son vécu, etc. Mais il y a déjà une différence entre un M. Machin de *L'Aurore* et une femme de Roubaix qui va discuter avec les femmes de la Redoute.

**Evelyne.** Il n'y aura évidemment pas le même regard sur les femmes de la Redoute, ni les mêmes intentions et objectifs.

**Martine.** Mais ce problème des intermédiaires n'est-il pas un faux problème ?

**Evelyne.** Si les femmes de la Redoute ont besoin qu'on parle d'elles et qu'elles ne peuvent pas le faire elles-mêmes, et si d'autres femmes ont besoin de savoir ce qui se passe à la Redoute, je crois que l'intermédiaire s'impose...

trainte extérieure, en partant de moi et non des femmes en général, car j'ai eu beau prendre des cas particuliers (Lip, Marzac, etc.) c'était encore une façon de parler des femmes en général et d'éviter de parler de moi.

**P.S.** Je donne ma parole que l'article ci-dessus — mais est-ce vraiment un article ? — n'a pas été écrit sur commande, encore moins sous quelque contrainte extérieure que ce soit ! Il a été écrit, non pas joyeusement, (j'espère que ça viendra) mais en tous cas, spontanément, ce qui n'est déjà pas si mal, et en plein état de crise.

Evelyne LE GARREC.

## un sentiment de non-liberté

Combien de fois me suis-je dit ça ne peut plus durer, c'est important d'être à Libé mais en même temps c'est trop dur, trop éprouvant. Combien de fois ai-je raconté aux copines du mouvement les problèmes, les difficultés. Avec le désir aussi d'écrire sur une pratique et ne l'avoir jamais fait.

Là maintenant je vois mes paroles écrites sur du papier et destinées à être publiées dans une revue. Paroles dites à des femmes qui écoutent et comprennent et en qui j'ai confiance. Les paroles écrites, je ne veux pas qu'elles soient barrées, rayées. Mais elles me font peur.

Je dis par exemple : « J'ai de plus en plus le sentiment d'écrire sur commande. Quelqu'un me dit : la suppression du secrétariat à la condition féminine, ça veut dire ça, tu me fais trois feuillets je concocte un peu les idées que monsieur a dans la tête ».

C'est vrai souvent je vis les choses ainsi. Pourtant je suis bien plus libre à *Libération* que dans un autre journal.

Pourtant, globalement, ce que j'écris passe, même s'il y a désaccord.

D'où vient alors ce sentiment de non liberté, de contrainte ?

Du fait que les articles sont relus et éventuellement modifiés ? Oh pas beaucoup. Un mot. Une phrase. Mais quelquefois c'est précisément à travers un mot ou une phrase qu'il y a un enjeu idéologique.

Ou du fait que je travaille dans un « journal de mecs », comme on dit, et que sur les « problèmes femmes » eux et moi n'avons pas bien sûr le même point de vue ?

Ou du fait que globalement, comme femme, j'ai envie de dire autre chose, pas seulement sur les « problèmes femmes » mais sur l'ensemble de l'actualité ? Pour tenter de regarder les choses autrement, de cerner la différence entre un regard masculin et un regard féminin.

De tout cela à la fois probablement.

Je vis mon écriture quotidienne comme si ce n'était pas moi vraiment qui écrivais, comme si j'étais, moi, sans cesse ailleurs. Et cet ailleurs là je n'ai pas d'espace pour le faire naître, pour le dire.

C'est cela la contrainte et la non liberté.

Martine STORTI.

## humeurs...

Jamais je ne m'étais autant sentie aux prises de ce code « journalistique » policier qui guette la moindre erreur, la formule maladroite, inadéquate, — sans bienveillance —; code étranger à ma propre pulsion, qui impose la norme, la seule, celle qui étouffe le moindre filet de liberté. Mais qu'est-ce que les journalistes cherchent par le biais du regard des autres ? Sinon eux-mêmes. Témoigner, exposer la vie « des autres », c'est sous son propre regard qu'on s'y exerce.

Dans toutes mes expériences, brèves, plus longues ou récentes j'ai vécu chaque fois cette même contradiction : Se fondre dans l'esprit collectif (homogénéité idéologique peut-être artificielle, mais bien réelle dans le vécu quotidien) au point d'avoir le sentiment de perdre toute